corps qui sert à, etc., etc. (1) » Est-il étonnant que, témoins de ces abus déplorables qui n'étaient pas, il est vrai, universels, mais qui dominaient l'époque, on ait entendu des voix réclamer la lecture des gazettes en chaire comme pouvant instruire beaucoup mieux les populations. Non, le wolfianisme ayant ainsi dégradé la religion, il n'est pas étonnant que l'arrivée du naturalisme lui ait imposé silence, quelque ignorant que fût, en matière de religion, cet adversaire déclaré du christianisme, et que, honteux de sa faiblesse, il se soit effacé lui-même en cédant la place au rationalisme.

(1) Cette manie des définitions, un des fruits de la philosophie de Wolf, rappelle ce passage de la Bible de Wertheim, où, à propos d'un passage du Lévitique où il est question d'une femme (*Lévit.*, 18, 7), il est remarqué que (je cite l'allemand) : « *Eine Mutter ist eine Frau welche in Gesellschaft ihres Mannes Kinder erzeugt* ». C'est là, dit Tholuck, ce qu'on nommait de la clarté philosophique; nous ajoutons, voilà ce que l'on croyait propre à édifier. Cette traduction de la Bible, imprimée à Wertheim, ne se fait pas seulement remarquer par la singularité des notes, mais encore plus par la manière par trop libre avec laquelle on prétend rendre les pensées de la Bible.

CHAPITRE IX.

Invasion en Allemagne du naturalisme anglais et du déisme français. — Edelmann, Bahrdt, Basedow, etc. — Quatrième et dernière cause du rationalisme.

Nous avons vu l'édifice qu'avaient eu tant de peine à élever les réformateurs, successivement miné par des causes internes qui révélaient la faiblesse de ses bases sapées extérieurement par les armes du sentiment et de la froide raison; il va nous apparaître dépérissant sous les coups d'épingles de la frivolité qui prétendra n'être que l'interprète de la nature.

Le naturalisme chercha, à cette époque, à prendre racine en Allemagne, mais le sol de ce pays ne l'a pas supporté longtemps. Les esprits, fatigués d'un état de somnolence spirituelle, dont les conducteurs de l'église se traînant dans l'ornière de leurs devanciers ne paraissaient pas vouloir les retirer, auraient peut-être accueilli avec faveur des âmes fortes et pures qui aurait su réunir ce qu'il y avait eu de saint dans le passé à ce que promettait de plus raisonnable l'avenir; mais à leur défaut, ils prêtèrent quelque temps l'oreille aux propositions du naturalisme anglais et du déisme français. La curiosité les engagea à lire leurs productions, dont quelques-unes portaient des noms qui paraissaient être un titre de recommandation; c'était

ceux de lord Herbert de Chirbury, homme d'État d'une haute capacité, et qui voulait montrer qu'indépendamment de la révélation on pouvait acquérir une vraie moralité, la seule nécessaire, puisque le paganisme l'avait vue fleurir dans son sein; de Hobbes, esprit fortement trempé mais atrabilaire, qui ne voyait dans les religions en général, et surtout dans les religions révélées, que des moyens de tenir les peuples asservis; du comte de Shaftesbury, dont les fines railleries décelaient tout le venin de ses réflexions, en apparence conciliatrices en matière de religion; de Toland, adversaire implacable du sacerdoce non moins que de la religion révélée elle-même; de Collins qui s'en prit spécialement aux prophéties de la Bible, de la haine qu'il portait à la foi chrétienne; de Woolston qui se contentait de nier la réalité des miracles du Sauveur; de Tindal qui ne voyait dans l'église qu'une institution gouvernementale, et dans le christianisme que l'enseignement de deux ou trois vérités de la religion naturelle que les hommes de tous les âges ont toujours cru; de lord Bolingbroke qui, ne pouvant cacher la mauvaise humeur d'un grand dignitaire en disgrâce, laissait couler de sa plume le fiel qui était dans son cœur. Ce sont les productions que l'état désordonné des idées religieuses en Angleterre avait pu inspirer à ces écrivains, par suite des horreurs qui s'étaient commises pendant les guerres civiles qui avaient la religion pour objet; ce sont, dis-je, leurs productions que l'on cherchait à propager en Allemagne vers le milieu du dix-huitième siècle, afin que les Luthériens chas-

sent à en finir avec une église qui ne promettait pas les fruits qu'on en avait attendu; mais le caractère naturellement grave, et jusqu'à un certain point évangélique, de la nation allemande voulut examiner avant de prononcer, et c'est pendant ce temps d'épreuves, où le christianisme n'existait plus que dans les formes, que quelques esprits exceptionnels se déclarèrent pour le naturalisme. Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, l'opposition s'éleva contre les doctrines existantes et se divisa dès l'origine en deux camps, selon le caractère individuel de ceux qui tenaient la bannière levée. Dans l'un, combattirent principalement Edelmann, Bahrdt et Basedow, dont la trempe d'esprit se rapprochait davantage de la frivolité française, dirai-je, ou de cet esprit avantureux qui, croyant tout connaître, croit par là même avoir tout approfondi et être en droit de tout rejeter avec mépris; et dans l'autre Mendelssohn, Reimarus et Lessing qui montrèrent plus de sympathie pour les flegmatiques hostilités venues d'Angleterre.

Cette séparation devint d'autant plus profonde à mesure que l'école encyclopédique de France obtint plus de retentissement en Allemagne. On sait que, grâce à la protection d'un roi qui se cachait aussi peu de son athéisme que de son mépris pour les bonnes mœurs, Berlin devint le refuge de ce que l'on nommait alors les libres penseurs, et qu'autant par la facilité de leur morale frivole que par la témérité de leurs doctrines, ceux-ci aplanirent singulièrement les voies au naturalisme le plus grossier. Si l'on vou-

lait un témoignage décisif de cette influence du déisme français et anglais sur l'Allemagne, on n'aurait qu'à lire ce que Laukhard raconte de ses propres impressions et de ce qu'il voyait en même temps dans son pays. «Je n'appris de Voltaire, dit-il, qu'à savoir railler; car d'autres ouvrages, et particulièrement ceux de l'anglais Tindal, m'avaient déjà mis en état de porter un jugement juste sur les dogmes de l'église. Il est vrai que j'ai joui infiniment à la lecture du poète français, qui avec ses plaisanteries fines et grossières tout à-la-fois, a plus nui à la religion des prêtres, que ne l'ont fait toutes les œuvres réunies des autres déistes anglais et français. Tandis qu'en Angleterre et en Allemagne on part de quelque principe avoué et que l'on cherche à persuader ses lecteurs par des argumens philosophiques, Voltaire jette négligemment en avant quelques futiles raisons, glisse sur la question en litige, puis raille sur le tout, comme s'il avait démontré à fond ce qu'il avait avancé. Cela ne persuade point; mais ses nombreux lecteurs se tiennent pour persuadés et honorent le philosophe de tous leurs suffrages. C'est ainsi que Voltaire a pu faire tant de prosélytes à l'incrédulité. Il n'écrivait pas pour les savans; ceux-ci, pensait-il, peuvent chercher ailleurs de quoi rectifier leurs idées. Il écrivait pour les non-savans, pour les dames, les princes et les négocians; c'était à eux qu'il s'adressait pour leur faire tomber les écailles des yeux; et il faut avouer qu'il s'y est très bien pris. Toutes les clameurs de ses adversaires, depuis Nonnotte jusqu'à Less, n'ont pu affaiblir son crédit. Personne ne lit plus Nonnotte, et

Less n'a plus de lecteurs que chez un petit nombre d'ecclésiastiques. Les ouvrages de Voltaire sont au contraire dans toutes les mains et traduits dans toutes les langues. On les lira encore avec plaisir lorsque l'on aura oublié depuis longtemps que de pareils adversaires ont existé » (1).

Mais Lessing ne pouvait s'accommoder d'une manière si leste de traiter d'aussi graves questions, manière qui ne s'accordait ni avec son caractère et son amour des études sérieuses, ni avec ses idées sur la religion et sur la morale, tandis qu'elle s'accordait merveilleusement avec le caractère mobile et léger d'Edelmann et de Bahrdt. Ce furent donc ces théologiens qui entreprirent la tâche de débarrasser leur pays d'une institution religieuse qui répugnait à leurs instincts immoraux, et comme ils n'étaient pas hommes à pouvoir remanier avec avantage l'œuvre de la réformation, ils s'imaginèrent qu'il leur serait plus facile de purger le sol allemand de la superstition luthérienne s'ils portaient leurs coups plus haut, en déclarant une guerre toujours plus avouée à l'établissement du christianisme lui-même. Le meilleur ouvrage d'Edelmann, mort en 1767, est sans doute, à part ses folies, celui où il divinise la raison humaine (2) et où, après avoir soutenu que tant hérétiques qu'orthodoxes avaient falsifiés le Nouveau-Testament en y introduisant des fables, il cherche à prouver que

(1) *Vie de Laukhard*, 1re part., p. 203, 268.

(2) *La divinité de la raison* est, en effet, le titre de son ouvrage.

le Christ représente la raison ou la sagesse de Dieu, et qu'en conséquence Dieu est partout où se trouve une parcelle de raison (1).

Bahrdt à son tour lança dans le public une foule d'écrits moitié sérieux, moitié plaisans, et où les principes d'une religion qu'il nommait naturelle étaient seuls préconisés. C'est surtout dans les *Vœux d'un Patriote muet* (1767) qu'il étala la témérité de ses vues; mais à peine jouissait-il d'un commencement de célébrité philosophique, qu'une affaire où sa réputation morale était compromise l'obligea de quitter Leipzig, où il était tout à-la-fois catéchiste dans une église et professeur de philologie sacrée à l'université. Je ne le suivrai pas dans sa vie errante pendant laquelle quelques amis ou protecteurs lui procurèrent plusieurs fois de nouvelles fonctions à remplir, soit comme ecclésiastique, soit comme professeur; tantôt à Erfurt, à Giessen, à Marschlins, où, sur la recommandation de Basedow, il était allé prendre la direction d'un établissement d'éducation qu'y avait fondé le comte de Salis; tantôt à Dürkheim où il avait obtenu une place de prédicateur et de surintendant général. Et encore moins l'accompagnerai-je dans l'institut gigantesque d'éducation qu'il

(1) A l'occasion de la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss, on a imprimé à Clansthal, en 1839, des *Souvenirs* (Erinnerungen) sur Edelmann, où l'on cherche à établir des points de comparaison entre les vues panthéistiques d'Edelmann et celles de Strauss. L'auteur de ces *Souvenirs* est W. Élster. — Strauss vient de répondre, dans sa *Dogmatique*, qu'il est ravi d'avoir fait la connaissance d'un aussi intéressant écrivain qu'Edelmann.

fonda et où tout devait entrer, imprimerie, librairie, fabriques de toute espèce, tout, excepté la morale et la religion, et qui lui attira tant de désagrément, jusqu'à ce qu'un ordre supérieur vînt le destituer de tous ses emplois. Je le laisserai venir à Halle, où, pour subvenir à sa subsistance, on lui permit de donner des leçons particulières sur l'éloquence, la logique, la métaphysique et la morale, et puis en repartir pour s'établir comme aubergiste sur une montagne voisine qu'il transforma en un asile d'immoralité, et d'où il ne manqua pas néanmoins de prêcher au public qu'il s'était créé sa morale de la nature. Je le suivrai encore moins dans la citadelle de Magdebourg, où sa parodie d'un édit du roi de Prusse le fit condamner, parce que les rois qui tolèrent par fois qu'on se permette tout contre les lois les plus sacrées de la religion et de la morale, sont sans miséricorde quand on s'attaque à leurs propres lois. Mais je ferai remarquer que toutes les fois qu'un écrivain, quelque peu spirituel, fait un appel aux mauvaises passions des hommes, et surtout quand il s'adresse à la volupté, il trouvera toujours un certain public qui l'applaudira plus ou moins ouvertement; c'est ce qui explique comment, malgré les sentimens incontestables de religiosité dont ne s'est jamais départi la nation allemande, tant de fatuité dans Bahrdt, unie à tant d'immoralité, a pu trouver beaucoup de protecteurs.

Ce n'est pas à dire que Bahrdt fut dépourvu d'instruction. Élevé à l'école de Pforta, d'où sont sortis tant d'hommes distingués, après avoir reçu de son

père, ecclésiastique de mérite, une éducation convenable, il a montré dans ses cours académiques, comme dans ses écrits, des connaissances variées; ce qui explique les succès qu'il obtint dans les premiers temps de ses travaux littéraires et la dignité de docteur que lui conféra l'université d'Erlangen, malgré la réputation équivoque dont il jouissait déjà; mais on conçoit que, malgré les plus heureuses dispositions, l'irrégularité de sa conduite, les chagrins domestiques dont on le disait atteint, ainsi que ses courses vagabondes, ne lui laissaient ni le loisir, ni le repos d'esprit nécessaire pour composer des écrits d'un mérite incontestable. Aussi sa célébrité allait en diminuant, à mesure qu'il ne pouvait plus alimenter avec la même ardeur la curiosité des personnes amoureuses de scandale.

On peut se faire une idée exacte du vide de ses croyances religieuses en parcourant la ***Confession de Foi*** (1) qu'il rendit publique pendant son dernier séjour à Halle; mais quelle confiance ajouter, même au programme d'un déiste, quand il n'est pas soutenu par un noble caractère! Cependant, il fut pour beaucoup de ses contemporains un sujet de séduction, par les plaisanteries fines et les raisonnemens spécieux dont abondaient ses nombreux écrits en matière de religion (2).

(1) Glaubensbekenntniss. Halle, 1779.

(2) Ceux de ses écrits qui firent le plus de sensations furent: *Petite Bible* (Kleine Bibel), imprimée à Berlin, en 1780, 2 vol. — *Système de la relig. mor.* (System der moral Religion). — *Lettre sur la Bible, en style populaire* (Briefe über die Bibel ein

D'autres attendraient peut-être de pouvoir rattacher à l'école de Paulus l'ouvrage d'un jeune étourdi, qui semblerait aujourd'hui vouloir expier dans l'oubli la faute de ce qu'il pouvait attribuer à l'inexpérience ou à un entraînement de jeunesse; on sait cependant que même dans l'âge où des pensées plus

Volks'ton). C'était une revue hebdomadaire qu'il publia quelque temps à Halle, et qu'il continua à Berlin de 1784 à 1793, sous ce nouveau titre : *Exécution du plan et du but de Jésus-Christ* (Ans-für ung'd. undzw.), expliquée dans des lettres aux lecteurs qui cherchent la vérité. Mais il y traite l'histoire de Jésus en vrai romancier, et cherche à prouver que Jésus n'était que l'agent d'une société secrète politique qui ne put le sauver du crucifiement. On conçoit bien que plusieurs prirent la plume pour défendre ce que Bahrdt attaquait avec tant d'audace; Bretschneider, qui cite ces divers écrits dans son *Développement systématique des idées de la dogmatique*, remarque qu'à l'exception de celui publié par le digne Seiler, dont le nom est révéré dans les deux Eglises, ils n'ont pas plus de valeur que les attaques de Bahrdt (Voir *Systemat. Entwickelung*, etc..., 3e éd. Leipz., 1825, p. 280). — On lit dans une brochure polémique sur les mariages mixtes, fort spirituelle du reste, des assertions fort erronées sur l'origine du rationalisme, dont l'auteur regarde Bahrdt comme le digne fondateur. Mais cela provient de ce que beaucoup de personnes confondent le naturalisme, qui s'avoue ouvertement l'ennemi de toute religion révélée, avec le rationalisme, qui admet la révélation sous bénéfice d'inventaire, et qui arrive, il est vrai, aux mêmes résultats, mais par la seule force de ses principes et contre ses intentions. Le rationalisme, comme on le verra bien, plus bas, n'insulte pas le christianisme; il le dépouille seulement de sa robe, et puis, après s'en être lui-même revêtu pour cacher ce qu'il a de honteux, il se tourne vers le peuple chrétien et lui dit : « Le christianisme, c'est moi ». Comme la brochure en question était dirigée contre le roman de Bretschneider, le *baron de Sandau*, le surintendant de Gotha, y a répondu au sujet de Bahrdt du point de vue que je viens d'indiquer.

graves doivent nécessairement surgir dans tout homme qui se recueille, Venturini ne consacre les derniers jours d'une vie inutile et funeste à la paroisse dont il est pasteur qu'à recueillir des anecdotes politiques, qu'il réunit dans des ouvrages sans portée; mais je respecte trop l'intention des rationalistes, même dans leurs plus grandes aberrations, pour leur accoler un personnage qui a commencé dans son *Histoire du Grand Prophète de Nazareth* par salir la naissance de Jésus avec toute la crudité d'expressions dont un disciple de Bahrdt pouvait seul se rendre coupable, et a conté ses *aventures* sur le ton d'un vrai bateleur. Dans un supplément de cette histoire romanesque, qu'il fit encore suivre quelques années plus tard d'une *Histoire de l'établissement du christianisme*, décrite dans le même esprit et les mêmes formes bizarres; dans ce supplément, dis-je, il raconte plus particulièrement l'histoire de la résurrection de Jésus, en supposant que le Christ n'était pas encore mort lorsqu'il fut mis dans le tombeau, de sorte que la fraîcheur l'ayant fait revenir à lui, il se rendit aussitôt dans la société des Esséniens qui le dérobèrent aux recherches de ses ennemis. Ainsi, pour éviter le miracle de la résurrection, Venturini veut faire adopter cet autre inexpliquable miracle d'un homme qui aurait perdu tout son sang et qui, après un évanouissement de quelques heures, même de plusieurs jours, recouvrerait à l'instant même ses forces pour déjouer la vigilance de ses gardes et courir à toutes jambes vers des amis qui ne l'attendaient plus. Malgré l'absurdité d'une telle explication des miracles du Nouveau-Testament, nous verrons plus tard un des principaux interprètes du rationalisme, Paulus de Heidelberg, se complaire dans la manière de Venturini, et chercher à réaliser par l'exégèse ce que le premier avait tenté avec l'histoire.

J'ai nommé Basedow à propos des protecteurs du trop frivole écrivain naturaliste Bahrdt; on peut déjà en conclure qu'il partageait ses sentimens en matière de religion, mais c'était avec des formes un peu différentes. Né à Hambourg, en 1723, il se livra d'abord à l'étude de la théologie, et quand il fut revêtu des fonctions de professeur au gymnase d'Altona, il y publia la plupart de ses ouvrages hétérodoxes (1); mais les soucis qu'ils lui procurèrent lui firent diriger ailleurs ses études, et c'est depuis ce moment qu'il ne cessa d'exercer jusqu'à sa mort une grande influence dans la science pédagogique, sur laquelle il se mit à écrire beaucoup et à faire des essais qui, malgré l'engouement de plusieurs princes et d'autres suffrages nombreux qui lui prêtaient assistance, ne répondirent pas à ses vœux. On assure, dans quelques ouvrages biographiques de Basedow, que si l'*Emile* de J.-J. Rousseau, mis en action dans le *philantropinon* qu'il avait établi, ne devint qu'une es-

(1) On distingue surtout son *Système théorique de la raison*, Altona, 1765, et son *Essai en faveur de la vérité du christianisme*, ouvrage d'autant plus perfide, qu'il a l'air de défendre la morale chrétienne contre le naturalisme, mais où le scepticisme ne peut pas toujours se déguiser. On lit, dans la *Nouvelle Bibliothèque théologique* d'Ernesti, un exposé exact de ses idées philosophiques (t. v, p. 56, 87).

pèce de mauvais sujet dont les parens eurent beaucoup à se plaindre, c'est plutôt au caractère grossier et pourtant dominateur de son chef qu'il faut s'en plaindre qu'à la méthode mise en exercice dans son institut de Dessau; mais n'est-ce pas plutôt que toute éducation qui ne s'appuie pas sur une morale impérative manque par là même de base, et pourrait-on trouver une morale dont les devoirs soient nets, positifs, obligatoires quand on commence ou par passer sous silence son unique sanction qui est une religion également positive, ou par jeter des doutes sur toutes les vérités qui s'y rattachent. On ne peut nier que Basedow n'ait rendu de grands services à l'éducation d'une manière indirecte; c'est-à-dire en montrant avec beaucoup de sagacité les langes dont il fallait la débarrasser et en donnant aux soins du corps l'attention que l'on négligeait beaucoup trop avant sa méthode. Mais l'homme n'est pas seulement corps, il est encore esprit; et c'est par là que se révèle son caractère moral; c'est donc comme tel qu'il a des besoins particuliers qu'il faut s'empresser de satisfaire, si l'on ne veut pas qu'il devienne de bonne heure la victime de ses sens.

Parmi les écrivains ecclésiastiques qui aidèrent ce mouvement, je dois citer encore Eberhardt, dont le naturalisme était répandu dans des recherches historiques pleines d'intérêt, sur des sujets qui n'avaient pas tous trait à la religion; et Steinbahrt, disciple de Baumgarten, qui cherchait principalement dans ses travaux à séparer la pure spéculation de la pratique, ne remarquant pas que ce que l'on peut séparer par un

jeu de l'esprit ne peut pas toujours l'être dans le monde des réalités, Steinbahrt voulait aussi enlever à la morale cette sévérité apparente qui ne rebute pas ceux qui aiment, parce que l'amour facilite et rend même doux l'accomplissement de tous les devoirs. Le principal ouvrage qui renferme la substance de toutes ses idées est un *système de la pure philosophie*, ou l'enseignement du bonheur par le christianisme. Son influence se serait réduite à un petit cercle de personnes, puisque l'Allemagne commençait à s'habituer à ces nouvelles doctrines et à les apprécier à leur juste valeur, mais Steinbahrt, ayant aussi écrit pour l'éducation, ses principes ne furent pas sans donner une fausse direction à l'enseignement moral de la jeunesse. Du reste, ayant débuté avec un esprit à-peu-près voltairien, il adopta des sentimens plus raisonnables quand il eut étudié la philosophie de Locke et de Wolf, et les relations de cette philosophie avec les vues de Tœlner. Voici ce que Bahrdt disait de lui : « Peu de théologiens de la nation allemande ont dit ce qu'il a dit, se sont montrés avec autant de noble franchise et ont renversé et brisé comme lui les idoles du système ecclésiastique. Ses prédécesseurs se contentaient toujours d'attaquer des erreurs isolées et avaient avec cela tant de retenue qu'ils ne montraient jamais en entier leur propre système. Cet homme n'a pas seulement détruit la vieille maison, mais il a élevé à sa place un nouveau palais. » A cette manière de penser en théologie, se joignit aussi Teller, mort en 1750, professeur de théologie à Leipzig, et qui jouit parmi ses contemporains d'une grande réputation comme

orateur sacré, d'un savoir peu commun dans les diverses branches de la théologie. Ammon en parle comme d'un écrivain estimable, mais qu'il est impossible de recommander comme théologien (1). Il avait publié, en effet, un *Manuel de la foi chrétienne*, où il s'efforçait de prouver que beaucoup de doctrines de l'ancienne dogmatique étaient autant contraires à la raison qu'à l'Écriture; et quelque temps plus tard, un autre ouvrage qui devait contenir *la religion des parfaits* et l'emporter, par conséquent en perfection, sur le christianisme même le plus pur (2).

(1) Ammon's Magasin sür, etc., t. VI, 2e part.

(2) Stäudlin, *Geschicthe der supernat.* — Il ne faudrait pas néanmoins le confondre avec cet autre Teller, qui répondit publiquement à des familles juives de Berlin qu'ils les recevrait volontiers à la communion de l'Eglise, si elles voulaient faire une confession de foi déiste.

CHAPITRE X.

Naturalisme sérieux ou déisme. — Mendelssohn, Lessing, Reimarus.

En regard de ce rationalisme vulgaire dont Bahrdt avait été le principal moteur et propagateur, il me faut ranger le naturalisme sérieux qui unissait les sciences à la bonne foi, et qui porta des coups mieux dirigés au même édifice dont il souhaitait également la ruine.

On doit compter d'abord, et sans étonnement, au nombre de ces loyaux contradicteurs de la foi, un écrivain dont on se plaît à vénérer le caractère, et qui, par son origine israélite, devait se rencontrer dans les rangs du parti contraire à la doctrine chrétienne; c'est Mendelssohn, dont la vie paisible et régulière offre tant d'intérêt à l'observateur et qui, voué à la philosophie sans renoncer à la croyance des israélites, servit à propager plus que d'autres cette vague religiosité dont personne ne peut médire et que, pourtant, la raison elle-même confesse n'être qu'un leurre de l'imagination. Son *Phœdon*, traduit en français, a dû prouver que la question de l'immortalité de l'âme était pour lui un fait inattaquable; mais ses *heures matinales*, *leçons sur l'existence de Dieu* semblent avoir donné le signal à cette immensité d'ouvrages